

Doute cartésien et réduction husserlienne

I. Préalables

- 1) Pourtant il faut toujours émettre cette réserve – et le point est à bien remarquer – que nous ne pouvons certes pas *connaître*, mais qu'il nous faut néanmoins pouvoir *penser* ces objets aussi comme chose en soi. Car si tel n'était pas le cas, il s'ensuivrait *l'absurde proposition selon laquelle il y aurait un phénomène sans rien qui s'y phénoménalise* (*daß Erscheinung ohne etwas wäre, was da erscheint*). (Kant, *Critique de la raison pure*, Préface à la seconde édition)
- 2) Le phénomène [*phainomenon*] a ce double sens en vertu de la corrélation essentielle entre l'apparaître et ce qui apparaît (Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, 1907, Résumé des 5 leçons, p.116)
- 3) La Phénoménologie pure à laquelle nous voulons ici préparer l'accès, en caractérisant sa situation exceptionnelle par rapport aux autres sciences, et dont nous voulons établir qu'elle est la science fondamentale de la philosophie, est une science essentiellement nouvelle. [...] Elle se nomme science des phénomènes. (Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, 1913, Introduction)
- 4) La phénoménologie se rapporte à ces phénomènes avec une attitude toute différente qui modifie d'une manière déterminée chacun des sens de ce terme [phénomène], tel que nous le proposent les sciences qui nous sont depuis longtemps familières. (Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, 1913, Introduction)
- 5) Il est nécessaire d'être en garde contre la confusion fondamentale entre le *phénomène pur* au sens de la phénoménologie, et le *phénomène psychologique*, objet de la psychologie comme science de la nature. (Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, Leçon 3, p.68)

II. Doute cartésien

- 1) Comme nous avons été enfants avant que d'être hommes et que nous avons jugé tantôt bien et tantôt mal des choses qui se sont présentés à nos sens, lorsque nous n'avions pas encore l'usage entier de notre raison, plusieurs jugements ainsi précipités nous empêchent de parvenir à la connaissance de la vérité, et nous préviennent de telle sorte qu'il n'y a pas d'apparence que nous puissions nous en délivrer, si nous n'entreprenons de douter, une fois en notre vie, de toutes les choses où nous trouverons le moindre soupçon d'incertitude. (Principes, I, art 1)
- 2) J'ai dit, sur la fin de la première Méditation, que des raisons très fortes et mûrement considérées nous pouvaient obliger de douter de toutes les choses que nous n'avions jamais encore assez clairement conçues, parce qu'en cet endroit là je traitais seulement de ce doute universel dont j'ai souvent dit qu'il était métaphysique, hyperbolique, à n'appliquer en rien à la conduite de la vie, et pour lequel tout ce qui peut faire naître le moindre soupçon d'incertitude doit être pris pour une assez valable raison de douter. (*Réponses VII*)
- 3) Mais, parce que nous n'avons point d'autre dessein maintenant que de vaquer à la recherche de la vérité, nous douterons en premier lieu, si de toutes les choses qui sont tombées sous nos sens ou que nous avons jamais imaginées, il y en a quelques-unes qui soient véritablement dans le monde : tant à cause que nous savons par expérience que nos sens nous ont trompés en plusieurs rencontres [...], comme aussi que nous songeons presque toujours en dormant, et que pour lors il nous semble que nous sentons vivement et que nous imaginons clairement une infinité de choses qui ne sont point ailleurs, et que, lorsqu'on est ainsi résolu à douter de tout, il ne reste plus de marque par où on puisse savoir si les pensées qui viennent en songe sont plutôt fausses que les autres. Nous douterons aussi de toutes les autres choses qui nous ont semblé autrefois très certaines, même des démonstrations de mathématique et de ses principes, encore que d'eux-mêmes ils soient assez manifestes, parce qu'il y a des hommes qui se sont mépris en raisonnant sur de telles matières : mais principalement parce que nous avons ouï dire que Dieu qui nous a créés, peut faire tout ce qui lui plaît. » (Principes, I, art. 4-5)
- 4) Les raisons de douter n'ont été proposées par moi que comme vraisemblables, et je m'en suis servi non pour les débiter comme nouvelles mais en partie pour préparer les esprits des lecteurs à considérer les choses intellectuelles et les distinguer des corporelles, à quoi elles m'ont semblé très nécessaires ; en partie pour y

répondre dans les méditations suivantes ; et en partie aussi pour faire voir combien les vérités que je propose ensuite sont fermes et assurées puisqu'elles ne peuvent être ébranlées par des doutes si généraux et si extraordinaires. Et ça n'a point été pour acquérir de la gloire que je les ai rapportées, mais je pense n'avoir pas été moins obligé des les expliquer, qu'un médecin de décrire la maladie dont il a entrepris d'enseigner la cure. » (*Réponses III, aux objections de Hobbes*)

5) Et je dois rejeter tous les doutes de ces jours passés comme hyperboliques et ridicules. (*Méditations, VI*)

6) Il nous est toujours possible de nous retenir de poursuivre un bien clairement connu ou d'admettre une vérité évidente, pour que nous pensions que c'est un bien d'affirmer par là notre libre-arbitre. (Lettre à Meslands, 9 février 1645)

III. Réduction husserlienne

1) A la place de la tentative cartésienne de doute universel, nous pourrions introduire l'universelle époque. [...] Ce que nous mettons hors jeu, c'est la thèse générale qui tient à l'essence de l'attitude naturelle : nous mettons entre parenthèses absolument tout ce qu'elle embrasse dans l'ordre ontique : par conséquent tout ce monde naturel qui est constamment «là pour nous », « présent », et ne cesse de rester là à titre de « réalité » pour la conscience, lors même qu'il nous plaît de le mettre entre parenthèses. Quand je procède ainsi, comme il est pleinement au pouvoir de ma liberté, je ne nie donc pas « ce monde », comme si j'étais sophiste ; je ne mets pas son existence en doute, comme si j'étais sceptique : mais j'opère l'époque phénoménologique qui m'interdit absolument tout jugement portant sur l'existence spatio-temporelle. » (Husserl, *Ideen I*, Livre II « La considération phénoménologique fondamentale », Chp. 1 « La thèse de l'attitude naturelle », §32 « L'époque phénoménologique ».)

2) L'attitude naturelle dans laquelle nous vivons et où nous restons en faisant des sciences ne connaît pas la question du sens de la transcendance. Dans cette attitude nous trouvons devant nous un monde existant auquel nous appartenons, avec les animaux, les plantes, toute la nature animée. Dans l'attitude naturelle l'homme se considère comme un étant parmi d'autres, et chacun de ses actes implique l'existence du monde. L'existence du monde est la thèse générale qui caractérise l'attitude naturelle. Cette attitude doit être radicalement changée. D'une part le sens de cette thèse existentielle que l'attitude naturelle présuppose naïvement doit être éclairci. D'autre part il faut dépasser le scepticisme parce que le sens de la thèse existentielle est obscur. Ces deux préoccupations déterminent une attitude nouvelle qui n'est pas le doute cartésien. Nous ne vivons plus dans la thèse existentielle, mais nous ne le rejetons pas pour autant, nous ne passons pas à son antithèse. *Nous faisons de cette thèse elle-même l'objet de notre recherche.* Ainsi la thèse susceptible de doute est-elle mise hors d'action, suspendue, exclue, mais ne disparaît pas totalement : sans vivre en elle nous pouvons parler d'elle et de ses propriétés : c'est la réduction. La réduction s'applique à toutes les positions existentielles de l'attitude naturelle : jugements scientifiques, esthétiques, moraux. Nous cessons de vivre en eux, mais nous ne cessons pas de les considérer, ce qui nécessite un dédoublement de l'ego. Nous considérons toutes ces positions comme posées par la conscience et exactement dans le mode dont elles sont posées par la conscience, dont elles sont présentes et données en elle. La conscience résistera alors à la réduction comme un champ de certitude. (Emmanuel Levinas, « Sur les *Ideen* de M. E. Husserl », in *Les imprévus de l'histoire*)

3) D'autant plus de réduction, d'autant plus de donation. (Jean-Luc Marion, *Réduction et donation*)

4) Ainsi à tout vécu psychique correspond, sur la voie de la réduction phénoménologique, un phénomène pur, qui révèle son essence immanente comme une donnée absolue. Toute position d'un « être non immanent », d'un être non contenu dans le phénomène, quoique visé en lui [...] est mise hors circuit, c'est-à-dire suspendue. (Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, Leçon 3, p. 69)